



René Marcaud

Saint-Marcel-Bel-Accueil

le 26 juillet 1944

**Les derniers otages
et leurs enfants témoignent**

80^e ANNIVERSAIRE



En hommage aux Saint-Marcios victimes de la sauvagerie nazie
le 26 juillet 1944.

Oublier le passé, c'est se condamner à le revivre

Primo Levi

Sommaire

1. REMERCIEMENTS.....	5
2. PRÉFACE	7
3. PREAMBULE	9
4. LE CONTEXTE	11
4.1 - L'EXTREME BRUTALITE DE L'ENVAHISSEUR.....	11
4.2 - L'ARMEE D'OCCUPATION DE PLUS EN PLUS FEBRILE EN 1944	12
4.3 - BOURGOIN OCCUPEE	13
4.4 - LE MAQUIS DE MORAS	13
4.5 - ENTRE LIBERATEUR ET OPPRESSEUR, UNE LUTTE ACHARNEE.....	15
5. CHRONOLOGIE (DU DEBARQUEMENT A LA LIBERATION DE BOURGOIN)	17
6. DÉROULEMENT DE LA JOURNÉE DU 26 JUILLET 1944.....	19
7. LE LOURD BILAN HUMAIN.....	33
8. LES SUITES DE LA JOURNÉE DU 26 JUILLET 1944	36
8.1 - LA JUSTICE EST – PARTIELLEMENT – PASSÉE	36
8.2 - LE SOLDAT INCONNU	38
9. DEVOIR DE MÉMOIRE ET DEVOIR DE VIGILANCE	40
10. EPILOGUE : la libération de Jallieu et de Bourgoin le 23 août 1944 .	43
11. BIBLIOGRAPHIE	45

1. REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier chaleureusement en premier lieu :

- Andréa Margeridon
- Gilbert Martin
- René Butin (interrogé par sa nièce Jocelyne Revol et par Christian Goubet)

Otages raflés et amenés sur la place du village le 26 juillet 1944, ils ont accepté de rassembler leurs douloureux souvenirs pour qu'ils soient transcrits afin d'éviter l'érosion du temps. Leur récit s'est avéré capital pour structurer le déroulement de cette funeste journée et retrouver les noms de leurs camarades d'infortune.

Je remercie également les descendants des otages et des témoins directs aujourd'hui disparus. Ils ont accepté de relater les épreuves vécues par leurs parents et grands-parents :

- Louis Bergeon
- Bernard Blind (famille Juvet-Ruggeri)
- Rolande Bonnaire (a remis six pages manuscrites que son père Julien Berger a recueillies à son retour de captivité auprès de Joseph Morel, Raymond Pellet et Joseph Gallien)
- Michel Botu (a remis le « Témoignage enregistré le 10 juin 2004 » de son père Joseph – alors 93 ans – transcrit sur trois pages dactylographiées)
- Marie-Agnès Colomb
- Armand Falcoz
- René Garreau
- Monique Messina (famille Botu de Messenas)
- Daniel Murat (rencontré par Jocelyne Revol)
- Christian Goubet
- Guy Pellet
- Jocelyne et Gilles Revol (famille Vaufreydaz-Margeridon)
- Charles Sastre (rencontré par l'intermédiaire de Gilles Revol)

Et les personnes rencontrées à Frétignier : Brigitte Boisson, Marc Mugnier, Béatrice Vial.

J'exprime également ma reconnaissance à :

- Aurélien Blanc, maire de Saint-Marcel-Bel-Accueil et à son Conseil Municipal, pour l'édition et la diffusion du présent récit
- Guy Gagnoud, maire de Saint-Marcel-Bel-Accueil de 1989 à 2014
- Pierre Meunier, maire de Saint-Marcel-Bel-Accueil de 1983 à 1989
- Sabine Obled et Catherine Cuzin, secrétaires de mairie de Saint-Marcel-Bel-Accueil
- Sandrine Vautier, secrétaire de mairie de Moras

Merci à Armand Bonnamy, délégué honoraire du souvenir français, et à Julien Guillon, docteur en histoire, spécialistes de la Résistance en Isère, pour leur relecture minutieuse et leurs suggestions.

Merci encore à Rémy Lazzarotto qui a pris toutes les photos contemporaines.



Commémoration devant le mur des 10 otages (maison Michal) - Photo Le Dauphiné Libéré

2. PREFACE

Chaque 26 juillet, une foule nombreuse, composée d'anciens combattants avec leurs drapeaux, d'habitants des villes voisines, et parfois de plus loin, de ceux du village, se réunissent à Saint-Marcel-Bel-Accueil en souvenir des événements dramatiques qui s'y déroulèrent le 26 juillet 1944.

Lors de la cérémonie, l'histoire est racontée par le Maire du village, des gerbes sont déposées sur des tombes au cimetière, devant le monument aux morts, au pied de la stèle rappelant la fin tragique de Germain Butin.

Ainsi, la mémoire ne s'éteint pas. Quatre-vingts ans après, elle est toujours vivante, et ceux qui ont perdu la vie sont rétablis dans leur humanité et leur dignité.

Il manquait beaucoup de précisions sur cette dramatique journée où tout un village fut pris en otage par des troupes allemandes, furieuses et brutales, car désormais elles savaient qu'elles avaient perdu la guerre. Leur volonté de vengeance était évidente, ils cherchaient des Résistants !

Les Résistants étaient souvent de simples citoyens. Georges Ivanoff, Raoul, le responsable politique, était dentiste. Joseph Fracassetty, Rémy, le responsable militaire, travaillait dans l'impression sur étoffe. Ils étaient réunis dans les M.U.R. (Mouvements Unis de la Résistance, créés par Jean Moulin, sur ordre du Général De Gaulle) dans le but, avec l'aide de nos Alliés, de libérer la France de l'occupation allemande, et de l'emprise de la collaboration du régime de Vichy qui avait mis fin à la République.

René Marcaud, et c'est heureux, s'est attaché à remettre cet événement dans le contexte national et local. Il l'a fait avec la précision que lui donnent les archives qu'il a consultées, mais aussi, et cela est important, avec le souci de recueillir le témoignage de ceux qui ont été témoins et vécu l'événement.

Ce qui valide son récit avec toute la force du témoignage humain.

Ainsi une page importante de l'histoire du village de Saint-Marcel-Bel-Accueil s'inscrit dans notre Histoire Nationale : celle de la seconde guerre mondiale. Cette page est désormais à la disposition de tous ceux qui veulent connaître la réalité des faits. On le sait «*la connaissance de notre histoire permet de mieux vivre son avenir*».

Armand Bonnamy

Chevalier dans l'Ordre National du Mérite

Délégué Honoraire du Souvenir Français pour l'Isère

Président de l'Association du Secteur VII de la Résistance

3. PREAMBULE

La douloureuse journée du 26 juillet 1944 reste fermement imprimée dans la mémoire de celles et ceux qui l'ont vécue et dans celle de leurs enfants à qui ils l'ont contée. Mais aujourd'hui, malgré sa fervente commémoration annuelle, les années passent et le risque de sa dilution dans les limbes de l'histoire se profile car il n'existe pas – ou très peu – de pièces écrites relatant le déroulement des faits.

Les villes et villages martyrs sont nombreux. La cruauté et l'acharnement inhumain des nazis à l'encontre des populations innocentes raflées au hasard sont légion dans toute l'Europe et dans notre pays. La plupart des crimes de guerre sont parfaitement documentés par les historiens, alors que l'évènement du 26 juillet 1944 à Saint-Marcel – aussi insupportable et ignoble soit-il, puisqu'il y a eu arrestation d'une cinquantaine d'hommes, femmes et enfants, un mort, cinq blessés dont deux gravement, maltraitance, vols et pillages – risque bien de s'effacer doucement des mémoires.

Dans notre cas, la transmission de la connaissance est uniquement verbale. Le risque est double. D'abord la réalité est immanquablement déformée au cours du temps, c'est la conséquence du bouche-à-oreille avec glissement vers la rumeur et la légende. Et puis les témoins directs à même de décrire précisément les faits ne sont plus nombreux. Rappelons que notre bourgade rurale ne comptait que 500 habitants en 1944.

Arrivé à Saint-Marcel à la fin des années 1970, je n'avais bien sûr aucune connaissance de l'histoire locale. J'ai entendu plusieurs récits et témoignages d'anciens, souvent imprécis, parfois contradictoires si mes interlocuteurs n'étaient pas personnellement impliqués. Une vie bien remplie pendant une quarantaine d'années m'a tenu éloigné de cette affaire.

Aujourd'hui retraité, je me donne pour mission, à la veille du 80^e anniversaire des faits, de rassembler les informations éparses et de les mettre noir sur blanc. A la fois pour rendre hommage aux acteurs

et témoins du drame, et pour le porter à la connaissance de leurs descendants et des nouveaux habitants, pour qu'ils deviennent à leur tour les dépositaires d'un héritage mémoriel à transmettre à leurs enfants. La connaissance de l'histoire locale est un facteur d'intégration¹.

Pour ce faire, dans une quête intransigeante d'exactitude, il a fallu en premier lieu rencontrer et interroger les derniers otages rassemblés sur la place du village et les enfants des témoins disparus. Ils ont surmonté leur émotion pour s'exprimer aujourd'hui sur ce sujet traumatisant. Tous se sont confiés avec retenue et dignité, visiblement reconnaissants de participer à la reconstitution et à la transcription d'un fait historique aujourd'hui mal connu. Chacun a relaté son histoire personnelle, fragments qui se sont emboîtés comme dans un puzzle pour permettre une vision d'ensemble et retracer l'enchaînement chronologique des faits. Et puis j'ai contacté les archives locales et départementales, et interrogé prudemment Google aux fins de rassembler suffisamment d'éléments précis et robustes pour cerner le contexte de l'époque, voir comment notre histoire locale s'y intègre, identifier les conséquences et, au final, permettre une réflexion *a posteriori*.

¹ Saint-Marcel compte 1 472 habitants début 2023. Ce sont environ 10 nouveaux foyers qui choisissent de s'y implanter chaque année attirés par son charme indéniable (Réf. Biblio 3).

4. LE CONTEXTE

La compréhension et l'analyse d'un fait historique nécessitent de l'insérer dans son contexte, ce qui implique deux angles de vision : le temps et l'espace. Il importe à la fois de remonter le temps qui le précède pour identifier les ressorts qui l'ont déclenché, et de le situer parmi les événements qui se sont déroulés parallèlement dans la même entité géographique.

Ainsi, pour comprendre pourquoi se produisent les événements du 26 juillet 1944 à Saint-Marcel-Bel-Accueil, il convient de se pencher sur l'évolution du cours de la guerre dans les mois et les jours qui les ont précédés, sur les forces en présence, leurs motivations et leurs actions, et sur les éléments factuels qui les ont rendus inéluctables.

Et il importe également d'inventorier – ne serait-ce que pour comparer – les exactions similaires commises par les forces d'occupation à l'encontre des populations civiles dans notre région à quelques semaines de sa libération.

4.1 - L'EXTREME BRUTALITE DE L'ENVAHISSEUR

L'armée allemande, la Wehrmacht, devient dans les années trente une troupe militante et criminelle au service d'Hitler et de l'idéologie nationale-socialiste, complètement acquise aux thèses racistes et expansionnistes du Führer. Les jeunes soldats, hommes de troupe et gradés, sont formatés dès leur enfance dans des écoles dirigées par des SS (police militaire) où on leur inculque la suprématie de la race aryenne. L'endoctrinement en fait de dévoués serviteurs du Reich convaincus que la violence, le meurtre et même l'extermination systématique des opposants et des populations qui ne rentrent pas dans leurs critères sont justifiés pour atteindre le monde idéal décrit par Hitler dans Mein Kampf.

En pratique, non seulement la hiérarchie militaire fait preuve de tolérance pour ce qui concerne la consommation d'alcool dans ses

rangs, mais elle encourage la prise d'une puissante méthamphétamine mise au point par les chimistes du III^e Reich, la pervitine (Réf. Biblio 9). C'est un puissant stimulant jugé nécessaire pour surmonter la fatigue et participer aux combats avec fougue sans être victime de faiblesse. Et commettre au quotidien les plus graves atrocités sans état d'âme ni remords². C'est une arme de guerre.



4.2 - L'ARMÉE D'OCCUPATION DE PLUS EN PLUS FEBRILE EN 1944

L'enchaînement des succès militaires de l'Allemagne prend fin en 1943. L'armée allemande capitule devant Stalingrad début février. Le débarquement anglo-américain de Sicile le 10 juillet fait reculer l'armée italienne et préfigure la reconquête de l'Italie et la chute de Mussolini. En France, à partir d'avril-mai 1944, les actions coordonnées de la Résistance pour préparer le débarquement et entraver l'arrivée des renforts – destruction des ponts, des voies ferrées, des lignes électriques et téléphoniques, diffusion de fausses informations... – harcèlent et affaiblissent l'occupant et le rendent de plus en plus nerveux.

La répression aveugle qui suit chaque coup porté à l'ennemi révèle une armée aux abois. Hitler l'encourage comme le montre l'ordonnance *Sperrle* du 3 février 1944. « *Il faut punir le chef manquant de fermeté envers l'ennemi, une sévérité excessive ne saurait être sanctionnée* ».

² Andréa Margeridon et Gilbert Martin ont tous deux indiqué que les soldats du 26 juillet étaient ivres ou drogués

Le débarquement des forces alliées sur les plages du Cotentin le 6 juin 1944 et les avancées en Normandie fin juin et en juillet laissent entrevoir la libération de la France et la défaite de l'Allemagne.

Puis, conséquence directe de l'avancée des Alliés, se produit l'attentat du 20 juillet contre Hitler dans son quartier général de la Tanière du Loup par des conjurés militaires désireux de négocier la fin de la guerre avec les puissances alliées pour éviter la poursuite du bain de sang et la capitulation honteuse et sans condition de l'Allemagne. S'en suivit une féroce répression : 5 000 arrestations et une forte épuration dans l'état-major de la Wehrmacht. La conséquence de la rébellion ratée est double : la déstabilisation voire la démobilisation de la frange qui doute de la capacité d'Hitler à conduire à la victoire, mais *a contrario* la radicalisation du Führer et de ses affidés, désormais prêts à tout pour éviter la chute du régime et l'entrée des Alliés en Allemagne.

4.3 – BOURGOIN OCCUPEE

La garnison allemande s'établit à Bourgoin (devenu Bourgoin-Jallieu en 1967) dès l'envahissement de la zone libre le 11 novembre 1942. En 1944, elle compte environ 250 hommes de la Feldgendarmerie (police militaire), de la Kriegsmarine et de la Gestapo (police politique). Le gros des troupes est cantonné aux Magasins Généraux à proximité de la gare (les Silos) et dans les collèges de jeunes filles et de garçons³ (Réf. Biblio 11). Quarante feldgendarmes occupent l'Hôtel Chenavaz situé à côté de la place d'Armes devenue place du 23-Août 1944.

4.4 – LE MAQUIS DU BOIS DE MOREAN

Entre Lyon considérée comme la capitale de la Résistance et les grands maquis du Vercors, de Chartreuse et de l'Oisans, le Nord-Isère compte une huitaine de petits camps très actifs (Réf. Biblio 11). Le maquis

du bois de Moréan dépend du Secteur VII⁴, sous-secteur de Crémieu – Organisation FFI (Forces françaises de l'intérieur) résultant de la fusion de l'AS (Armée secrète) et des FTP (Francs-tireurs et partisans). Il s'implante le 17 juillet 1944 dans le massif boisé qui domine et sépare les communes de Moras et de Saint-Marcel-Bel-Accueil : le bois de Moréan, à mi-chemin entre les hameaux de Frétignier et de Messenas, au sud de l'actuel pylône de télétransmission. La source de Croupillon fournit l'eau. Les vestiges d'un poêle en fonte en indiquent encore l'emplacement aujourd'hui⁵. Le petit camp regroupe une vingtaine d'hommes, tous originaires de la région, sous l'autorité du capitaine Rémy (Joseph Fracassety). (Réf. Biblio 4, 5 et 8).



Le bois de Moréan
(aujourd'hui forêt domaniale)

3 Devenu le Conservatoire de musique

4 Structuré en 1944 autour de Bourgoin, il englobe les communes de Morestel, Crémieu, Meyzieu, Hevrieux et La Verpillière

5 Dixit les chasseurs

Ainsi, l'expédition allemande du 26 juillet à Saint-Marcel pour éliminer le maquis du bois de Moréan advient seulement sept jours après son installation.

Il dispose d'un armement qualifié de suffisant (armes légères) en raison des parachutages alliés essentiellement organisés depuis l'Angleterre sur « le plateau » (Saint-Agnin-sur-Bion, Chèzeneuve, Crachier, Culin) ou dans les marais de Trept (Réf. Biblio 4, 5 et 11).

A partir de février 1943, les Résistants comptent dans leurs rangs de nombreux jeunes plus unis par le refus de servir le régime d'occupation et par la crainte de l'exil pour le STO (Service du Travail Obligatoire), que par la volonté de porter les armes. Pourtant, arrivés dans la clandestinité, ils s'investissent pleinement au mépris du danger dans des actions extrêmement périlleuses de guérillas et d'embuscades. Les maquisards entretiennent des liens étroits et indispensables avec la population locale pour leur survie : le ravitaillement et les renseignements. Ils vivent grâce à l'appui et à la générosité des villageois qui subviennent à leurs besoins. Bien sûr certains Saint-Marcios aidèrent les jeunes Résistants locaux.

Le capitaine Rémy, informé de l'imminence de l'opération par le NAP (Noyautage des administrations publiques), donne l'ordre le 25 juillet d'évacuer le camp pour rejoindre le maquis du Lac D'Ambléon (Ain). Il n'y a plus personne dans le bois de Moréan le lendemain quand les Allemands investissent Saint-Marcel et fouillent les forêts alentours⁶.

4.5 – ENTRE LIBERATEUR ET OPPRESSEUR, UNE LUTTE ACHARNEE

Après le débarquement, la Résistance très active harcèle quasi-quotidiennement les troupes d'occupation. Les attaques se multiplient et s'intensifient.

⁶ Les témoins rencontrés et Ménie (Réf. Biblio 8) datent le départ du maquis de Moras juste avant l'opération du 26 juillet. Maurice Rullière (Réf. Biblio 10) évoque le 28 juillet. Ce qui semble bien être une erreur.

Par exemple le 7 juillet, les maquisards sabotent la gare de triage de Saint-André-Le-Gaz (sept locomotives et la plaque tournante détruites, circulation des trains rendue impossible (Réf. Biblio 8)). Quelques jours plus tard, les besoins en matériel et en équipement conduisent les maquis, dont celui du bois de Moréan, à des actions à Pont-de-Chéruy, à l'usine Grammont⁷ où sont récupérés un camion Berliet et un wagon de 16000 litres d'essence, puis à l'usine Pirelli pour prendre des pneus, un camion de bottes, des bâches et du carburant. Chaque fois avec le consentement des directeurs. La voie ferrée Lyon-Grenoble est coupée à deux reprises, en juin à Nivolas-Vermelle (Le Vernay) et en juillet à Saint-Quentin-Fallavier. Des armes sont subtilisées aux gendarmes de Bourgoin, les motos et side-cars de la brigade motorisée de Ruy passent aux mains des Résistants (Réf. Biblio 8 et 10).

La réussite des nombreux coups portés hystérise l'ennemi. La Feldgendarmerie, la Kriegsmarine et la Gestapo, renseignées et aidées par la milice, perquisitionnent à tout va en commettant crimes, tortures, violences et pillages chez les suspects mais aussi à l'encontre d'innocents. Les déportations ont lieu jusqu'aux dernières heures de l'occupation. La répression s'intensifie de jour en jour dans le Nord-Isère. Par exemple, le 16 juin, 20 Résistants enchaînés deux à deux sont amenés de Lyon et fauchés par des rafales de mitraillettes à Roche au lieu-dit La Croix-Chatain. Le 8 juillet, 13 personnes sont sommairement exécutées, dont 8 employés de la SNCF, à Saint-André-le-Gaz. Le 12 juillet, 28 Résistants amenés du fort de Montluc sont fusillés à Toussieu⁸, au lieu-dit La Perrière. Le 15 juillet, le résistant Pierre Genin de Jallieu est blessé au pistolet-mitrailleur puis achevé de deux balles dans la nuque (Réf. Biblio 2 et 6).

Un climat délétère s'installe, la population vit continuellement dans l'angoisse et la peur.

⁷ Devenue Tréfinétaux

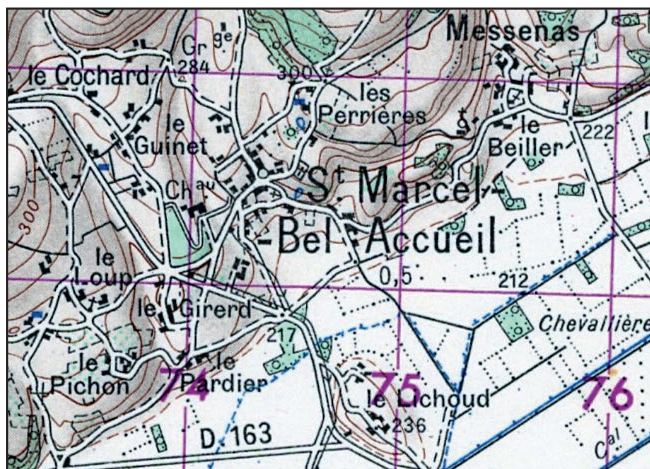
⁸ A l'époque en Isère

5. CHRONOLOGIE (du débarquement à la libération de Bourgoin)

- 6 juin 1944 : débarquement de Normandie, plus grande opération amphibie et aéroportée de tous les temps
- 9 et 10 juin : la Division Das Reich commet des atrocités dans le sud-ouest en montant vers la Normandie où elle est appelée en renfort
 - Le 9 juin : 99 personnes raflées au hasard dans la ville de Tulle sont pendues aux balcons et aux lampadaires, 149 sont déportées. Il leur est reproché de ne pas dénoncer les maquisards
 - Le 10 juin : massacre d'Oradour-sur-Glane qui fait 643 victimes dont 350 femmes et enfants brûlés vifs dans l'église. Il n'y a pas de maquis alentours
- 16 juin : 20 Résistants sont abattus à Roche
- 26 juin : le port de Cherbourg est repris par les troupes américaines
- 12 juillet : 28 Résistants sont fusillés à Toussieu
- 17 juillet : le maréchal Rommel, l'homme du Mur de l'Atlantique, est grièvement blessé dans l'Orne par un mitraillage aérien
- 19 juillet : la ville de Caen est reprise par les anglais
- 20 juillet : attentat manqué contre Hitler
- 21 juillet : assaut contre le maquis du Vercors, massacre des habitants de Vassieux (201 civils tués)
- 25 juillet : 16 jeunes innocents fusillés à La Chapelle-en-Vercors
- 25 juillet : le maquis du bois de Moréan se replie au lac d'Ambléon (Ain)
- 26 juillet : événements de Saint-Marcel-Bel-Accueil
- 26 juillet : 19 maquisards sont fusillés à Beauvoir-en-Royans
- 14 août : à Bourgoin, des membres du groupe Rémy attaquent trois soldats allemands attablés à la terrasse d'un café. L'un est tué, un autre est blessé, le troisième s'enfuit (Réf. Biblio 8)
- 15 août : débarquement de Provence

- 22 août : libération de Grenoble
- 22 août matin : des maquisards du secteur VII (Groupe « Raisin » de Maubec) prennent en embuscade une colonne allemande sur la RN6 à L'Isle-d'Abeau (Réf. Biblio 2)
- 22 août après-midi : un train blindé allemand venu de Lyon en renfort est pris à partie aux lieux-dits Le Temple et Le Lombard. Echanges de tirs. Des obus incendiaires mettent le feu à plusieurs maisons (Réf. Biblio 2 et 8)
- 23 août : libération de Jallieu et de Bourgoin.

Ainsi, l'opération de la Wehrmacht du 26 juillet 1944 à Saint-Marcel-Bel-Accueil intervient dans des conditions d'extrême tension de l'occupant puisqu'il est dorénavant patent que le conflit va basculer à l'avantage des Alliés. Ce qui explique les terribles représailles à l'encontre des maquis et des populations qui leur portent assistance, et le comportement violent, cruel, et parfois incompréhensible et désordonné des soldats qui ont investi notre commune. « *Pour les maquis et ceux qui les aident, il n'y a qu'une peine, la mort* » avait proclamé le commandant Heinz Lammerding de la Waffen SS.



Saint-Marcel-Bel-Accueil en 1950 (Source Géoportail)

6. DEROULEMENT DE LA JOURNEE DU 26 JUILLET 1944

Les évènements décrits ci-après ont été rapportés par les derniers otages et leurs descendants. N'apparaissent que les récits dûment vérifiés, mentionnés par plusieurs sources. Ainsi, plusieurs faits contredits ou discordants ont été écartés.

Un jeune homme de la commune, animé non par idéologie pronazie ou pour soutenir l'occupant, mais par dépit amoureux, informe les autorités allemandes de Bourgoin que plusieurs habitants de la commune, dont le restaurateur Jouvét et un jeune homme habitué des lieux, Noël Ruggeri, portent assistance aux maquisards récemment installés dans les bois voisins.

Un détachement d'environ 40 soldats épaulé par des miliciens (Réf. Biblio 5), sous le commandement du lieutenant Vaerting (Réf. Biblio 12), se déploie dans le paisible village de Saint-Marcel le mercredi 26 juillet en fin de matinée pour obtenir des renseignements sur le maquis, le localiser, et identifier les Saint-Marcios coupables d'aider les « terroristes » (selon la terminologie de l'occupant).

En ce jour de forte chaleur, vers midi moins le quart, Joseph Botu, 36 ans, est occupé à retourner des gerbes d'avoine dans son champ situé à l'intersection des routes de L'Isle-d'Abeau et de Frontonas (Repère 1). Il voit soudain arriver de Bourgoin un convoi de sidecars et trois camions – dont un, réquisitionné, porte la raison sociale des Transports Charvin – qui se dirigent vers Saint-Marcel. Il saute sur son vélo et se hâte de rentrer chez lui. Sept cents mètres plus loin, Elie Garreau, 13 ans, et le commis Louis Rousset, reviennent de faucher une parcelle du côté de Messenas par le chemin du Vernay. Ils regagnent la ferme familiale au Pardier pour le repas de midi (Repère 2). Le convoi allemand passe sous leurs yeux au carrefour de Culu⁹ (Repère 3).

⁹ Lieu-dit nommé aussi Culée

Elie raconte l'histoire à son père, Etienne Garreau, qui décide illico de cacher tout le monde : Elie et Louis sont sommés de se dissimuler dans le champ de topinambours voisin, son frère René, 5 ans, et sa sœur Marcelle, 10 ans, ont ordre de se mettre au lit. Personne ne bougera pendant des heures.

Les véhicules s'arrêtent non loin de là, à l'entrée du bourg. Les soldats en armes sautent des camions et forment des petits groupes qui se déploient instantanément dans plusieurs directions.

Tout va alors aller très vite.

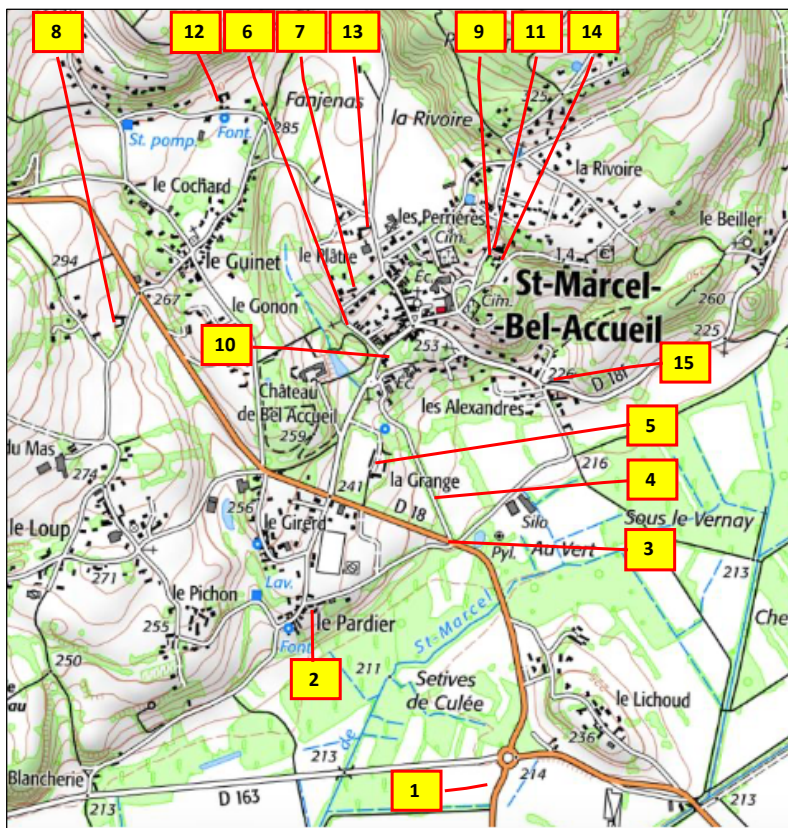
Des sentinelles sont postées à plusieurs carrefours, le village est bouclé. En remontant le petit chemin de terre¹⁰ qui mène de Culu aux Alexandres (Repère 4), Joseph Botu aperçoit des soldats en armes qui encerclent la ferme Gentaz (la ferme du château, repère 5). Au moment de s'engager dans le chemin de Milieu (Repère 6) pour rejoindre la ferme familiale située à 150 mètres de là (Repère 7), il tombe sur d'autres soldats. Il rebrousse chemin pour faire le tour par la place du village et la montée de la Cure.

Il est environ midi au quartier du Guinet quand deux soldats armés de mitraillettes investissent les fermes des familles Jacquier et Martin (Repère 8). Ils embarquent Claudius Jacquier, 42 ans, et son fils Jean, 17 ans. Puis, alors qu'ils coupent du maïs pour le bétail, ils prennent Amédée Martin, 43 ans, et son fils Gilbert, 12 ans. Son fidèle petit chien suit son jeune maître. Pourquoi ces deux familles en premier ? Y a-t-il eu dénonciation ?

En allant sur la place du village à pied par le quartier du Gonon, ils capturent Auguste Jouffray puis, sur le chemin des Jacquinières, un ouvrier du château, José Saludas. Ce sont six personnes qui sont poussées vers la place du village¹¹.

¹⁰ Petit chemin toujours non goudronné aujourd'hui

¹¹ Selon Gilbert Martin, les soldats se sont montrés calmes avec leurs prisonniers



Plan de situation des repères (Fond de plan Géoportail)

A midi, Andréa Vaufreydaz, 15 ans (aujourd'hui Andréa Margeridon), ouvrière sur métier à tisser, sort de l'usine de tissage Nivert-Gerlet située montée de la Cure¹². Elle va déjeuner chez elle, montée des Perrières où sa maman et son petit frère l'attendent (Repère 9). Elle traverse la place du village sans rien remarquer d'inhabituel. Arrivée devant l'école¹³, elle entend du bruit et des cris derrière elle qu'elle pense être de joie. Elle redescend poussée par la curiosité mais, lorsqu'elle voit des soldats allemands vociférant sur la place, elle se hâte de rentrer chez elle.

¹² L'atelier était adossé à l'actuelle épicerie Vival

¹³ Aujourd'hui la mairie

A la boucherie Bergeon, à l'entrée de la place, c'est la stupeur quand on voit arriver les soldats armés. Amélie Bergeon, 22 ans, fait manger son fils Louis, 2 ans, sur sa chaise haute. La grand'mère Marie-Louise, 56 ans, tente de téléphoner à Moras pour que le maquis soit averti de l'arrivée des allemands. Peine perdue, le téléphone vient d'être coupé. Louis Bergeon, le grand-père, 60 ans, et son fils Armand, 24 ans, courent se cacher en contrebas de leur terrain dans une ancienne bâtisse.

Joseph Botu arrive sur la place à cet instant. Il découvre l'attroupement d'hommes bras en l'air tenus en respect à proximité de l'église par des soldats armés. Il redescend en vitesse se réfugier juste à côté de la place chez son oncle Joseph Marguet. Quelques minutes plus tard, il voit des soldats armés sortir du café-restaurant Guicherd (Repère 10), situé juste à côté, poussant devant eux un petit groupe d'hommes bras en l'air. Il s'agit d'ouvriers-charpentiers de Bourgoin qui prennent pension ici. Un soldat aperçoit Joseph et son oncle, il entre dans la maison et les oblige à le suivre¹⁴. Ils rejoignent le groupe rassemblé à côté de l'église, précisément dans la petite impasse située entre l'église et la grange Genin¹⁵.

C'est l'affolement à l'hôtel-restaurant-pension Juvet – également cabine téléphonique et téléphone public – situé sur la place du village. Sont présents : Marie-Louise Juvet, 38 ans, son grand-père Antoine, 75 ans, sa fille Antonia, 13 ans, et Noël Ruggeri, 24 ans, l'homme recherché. Raymonde Juvet, 18 ans, est partie le matin voir de la famille à Jallieu. Antonia monte se cacher dans le fenil, Noël se dissimule sous une rangée de tonneaux dans la cave¹⁶. Plusieurs soldats font irruption dans l'établissement. Ils capturent Marie-Louise qu'ils emmènent sous le marronnier de la place¹⁷. Antoine, aveugle, est assis sur un banc devant la façade sous les acacias.

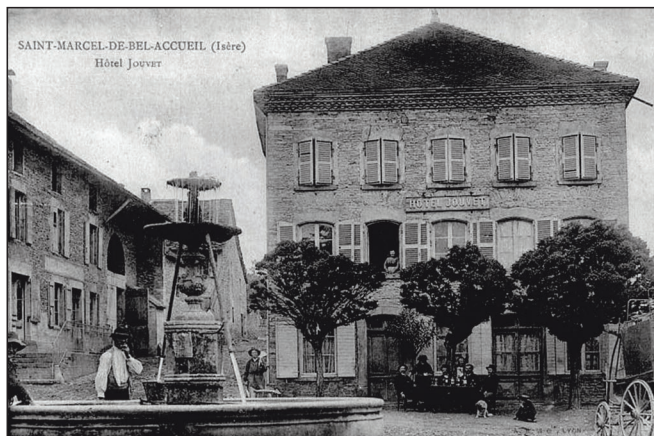
14 Joseph Botu a également noté dans son récit que les soldats étaient polis et ont agi sans brutalité

15 Devenu aujourd'hui le dépôt de l'épicerie Vival

16 Une autre cachette est parfois évoquée : Noël Ruggeri se serait allongé dans la mangeoire et recouvert de foin

17 Situé devant la porte de l'actuel magasin Vival, ce vieux marronnier a été coupé à la fin des années 1980

La maison Jouvét est perquisitionnée de fond en comble. Les soldats se livrent à des vols : du linge, des bas de femmes, des serviettes, un fichu, une bague en or, deux colliers, sept à neuf cents francs en pièces d'argent, un pistolet avec ses munitions ... (Réf. Biblio 12 - Voir le détail des exactions commises aux établissements Jouvét au chapitre 8.1 selon l'acte d'accusation d'un soldat Allemand).



L'hôtel-restaurant Jouvét

Photo fournie par l'ACAP

Un soldat passe juste à côté de Noël Ruggeri... et ne réagit pas ! Le fugitif pense qu'il a été vu par ce militaire plus âgé et peut-être plus humain que les autres¹⁸. Que se serait-il passé si l'alerte avait été donnée ? Le destin de Noël Ruggeri¹⁹ et des otages a bien failli basculer à cet instant.

Arrivée chez elle, Andréa Vaufreydaz s'apprête à déjeuner quand elle entend un remue-ménage et voit plusieurs soldats en armes dans la cour de la ferme mitoyenne de Michel Goubet, maire en exercice de Saint-Marcel (Repère 11). Ils ne le trouvent pas car il est parti au marché aux bestiaux de Bourgoin. De rage, ils s'en prennent à son

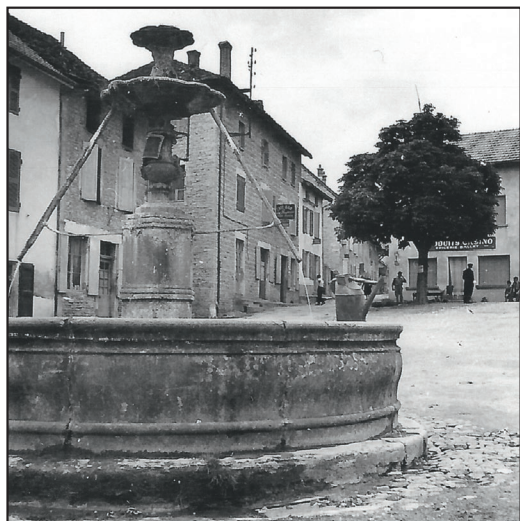
18 Ce fait incroyable a été rapporté par Noël Ruggeri en 1979 à l'auteur de ces lignes lors d'un déjeuner dans son restaurant. Il l'a également relaté en ces termes à l'ancien maire Guy Gagnoud et à Michel Botu.

19 Noël Ruggeri épousera Raymonde Jouvét après la Libération.

épouse Marie, 54 ans, qu'ils molestent très violemment. La maison est fouillée, une paire de jumelles est volée, de même que la voiture, une 402 Peugeot, qui sera restituée à la libération.

Marie Goubet est amenée de force sur la place du village, ainsi qu'Andréa Vaufreydaz, son petit frère René, 8 ans, et sa maman Joséphine, 43 ans, ramassés au passage. En descendant, ils prennent encore l'institutrice Philomène Zila et la directrice de l'école Marie Butin, dont les enfants, Daniel, 18 ans, et Irène, sont cachés sous le lit. Les soldats rassemblent leurs six otages sous le marronnier de la place.

Il est environ midi et demi quand deux soldats en armes s'engagent dans la rue du Cochard. L'un entre dans la ferme Falcoz où la famille déjeune (Repère 12). Armand, 8 ans, a le temps de se cacher sous le lit. Ils hurlent « Kontrolle, Kontrolle ». Le chef de famille, Lucien, 36 ans, est embarqué. L'autre soldat se précipite chez les voisins Lance et capture Joseph (le père, 49 ans). Les deux otages sont amenés sur la place du village.



Le marronnier situé sur la partie haute de la place

Photo fournie par l'ACAP

Chemin du Plâtre, Raymond Pellet, 18 ans, et sa mère Marie sont dans la cour de leur ferme (Repère 13) quand arrivent des soldats portant une mitrailleuse. Ils embarquent Raymond sans ménagement sous les yeux horrifiés de sa mère qui se met à crier. Il est conduit devant le mur de l'épicerie Michal, mains dans le dos.

Alphonse Butin, 51 ans, revient de soufrer sa vigne située au-dessus de Messenas. Arrêté en arrivant aux Perrières, il est également placé contre le mur Michal, mains dans le dos.

Adeline Berthier, 40 ans, vient de faucher dans les marais et rentre chez elle à Loras avec une charrette de foin tirée par deux vaches. Elle est arrêtée dans la montée de Chevalière et immédiatement placée sous le marronnier de la place. L'attelage est garé dans la petite impasse proche de la fontaine²⁰.

Francisque Gesegnet, capturé aux Grandes Terres, est poussé à coups de crosses sur la place.

Les otages sont paralysés par le sort qui les attend si quelqu'un parle. Certains soldats se montrent violents jusqu'à commettre l'irréparable.

Voisin du maire, Germain Butin, 53 ans, menuisier-ébéniste, mari de la directrice de l'école, ancien combattant de la Grande Guerre où il a été blessé à la tête, travaille dans son atelier de la montée de Trelay (Repère 14). Les Allemands lui ordonnent de descendre sur la place. Sans sommation, un soldat tire une rafale de mitrailleuse. Germain Butin est grièvement blessé, il est insulté, achevé d'une seconde rafale et poussé à coups de bottes dans le fossé. A-t-il refusé d'obtempérer ? A-t-il seulement entendu les ordres ? (Réf. Biblio 4 et 6).

Louis Dumoulin, 26 ans, et Joseph Lance (le fils, 19 ans), agriculteurs, sont chez le maréchal-ferrant Augustin Zila dont la forge se situe entre le café Berger et l'école²¹. Les soldats les somment de les suivre. Joseph Lance se sauve, la mitrailleuse claqué, Louis Dumoulin prend une balle dans l'épaule (Réf. Biblio 5).

²⁰ Impasse qui conduit aujourd'hui à la maison du patrimoine

²¹ Aujourd'hui local des services techniques communaux

Malgré sa blessure, il est amené sur la place, dans l'impasse située entre l'église et la grange Genin²². Son sang coule sur le sol. Il reste ainsi tout l'après-midi en plein soleil, soutenu par Lucien Falcoz qui éloigne les mouches de la blessure. Joseph Lance se tient caché jusqu'au soir dans un poulailler derrière l'église.

A défaut du maire, les Allemands décident d'interroger le secrétaire de mairie Joseph Nivert. Ils se rendent dans sa ferme de Chevalière (Repère 15), l'interrogent avec brutalité. Comme il ne parle pas, ses tortionnaires, de rage, lui passent une corde au cou et le pendent au marronnier de la cour, devant sa mère qui se met à genoux pour implorer l'indulgence.

En même temps ils capturent Benoît Colomb, 45 ans, et son fils Marcel, 21 ans, de Messenas, qui travaillent dans un champ voisin. Ils prennent encore plusieurs habitants de Chevalière : Joseph Morel, les Raphaël père et fils. Tous sont rabattus sur la place du village.

Vers 13 heures 30, ce sont trois groupes d'otages qui sont détenus sur la place du village sous la garde de soldats armés : une quinzaine de femmes et d'enfants sous le marronnier, une trentaine d'hommes dans la petite impasse en friche située entre l'église et la grange Genin à qui il est demandé de s'asseoir par terre, et huit hommes alignés sur la partie basse de la place, contre le mur de l'épicerie Michal, mains derrière le dos. Ce qui préfigure leur exécution à brève échéance. Ils y resteront encore plus de cinq heures.

Noël Ruggeri reste terré tout l'après-midi dans la cave Juvet à quelques mètres des soldats en armes qui gardent les hommes alignés contre le mur Michal.

22 Aujourd'hui dépôt de l'épicerie Vival



L'impasse située entre l'église et l'épicerie



Le mur de la maison Michal

De nombreuses maisons sont fouillées. Tout le village a entendu les rafales des mitraillettes. C'est l'effroi. Tout le monde se cache, beaucoup fuient dans la campagne environnante. Certains se sauvent dans les villages voisins où la nouvelle se propage très vite.

C'est alors que le maire Michel Goubet, 52 ans, et son fils Joseph, 33 ans, de retour de la foire, ignorant les événements qui se passent dans leur commune, arrivent sur leur char à bancs. Ils sont aussitôt interpellés et mis contre le mur de la maison Michal. Le cheval est attaché à la grille du café Berger.

Après les avoir identifiés, les soldats somment Michel et Joseph Goubet d'accompagner un détachement dans les bois afin qu'ils révèlent l'emplacement du maquis. Michel, menotté, est assis sur le tansad d'une moto, Joseph dans le side-car. Le convoi s'élance en direction de Loras, hameau en lisière des bois les plus proches du village²³.

23 Il convient de noter que ce n'est pas du tout la direction du bois de Moréan...

Faisant suite aux hurlements, aux bousculades et à l'agressivité pendant la rafle, le temps se fige maintenant sur la place sous l'écrasant soleil estival. Rien ne se passe pendant de longues heures. Les chevaux ont droit à un seau de l'eau de la fontaine, rien pour les prisonniers. L'une des otages, Joséphine Bossy, est victime d'un malaise. Un infirmier allemand la prend en charge. Madame Genin, qui tient un café sur la place²⁴, apporte des chaises au groupe de femmes et d'enfants. Le soldat en faction s'y rend à plusieurs reprises pour boire des bières.

De la ferme Falcoz, au Cochard, on voit les side-cars faire des allers-retours entre la place et le hameau de Loras où les habitants sont systématiquement interrogés et les maisons minutieusement fouillées.

A FRETIGNIER (voir le plan de situation de la page 14)

Très peu d'informations ont été collectées sur l'opération de Frétignier malgré l'implication de la mairie. Seules deux familles ont apporté leur témoignage.

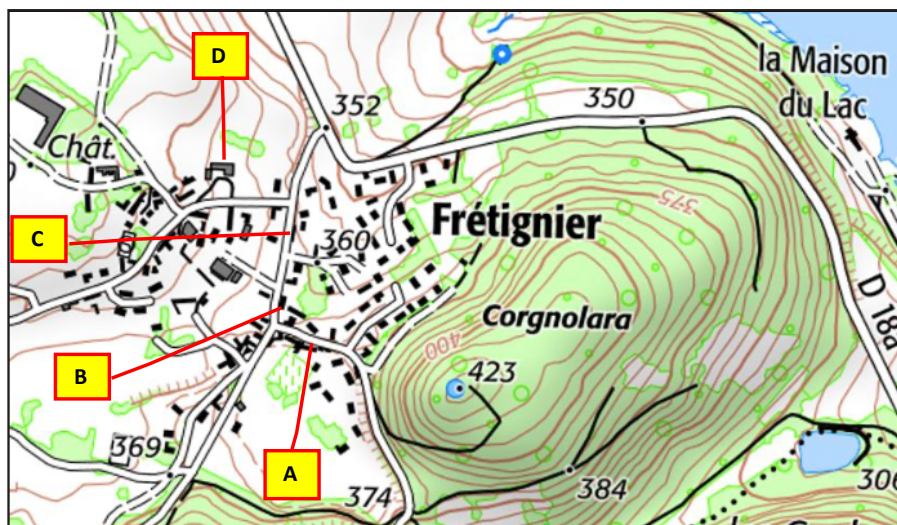
Les militaires partis perquisitionner dans les bois investissent en milieu d'après-midi le hameau de Frétignier, commune de Moras.

Plusieurs maisons sont fouillées, les habitants sont interrogés sans ménagement sur la présence du camp du maquis tout proche.

Sept soldats répartis en deux groupes pénètrent brutalement dans la ferme de la famille Mugnier, sise rue de la Rivoire, par deux portes différentes (Repère A). Le chef de famille, Francis, secrétaire de mairie, est en train de labourer un champ à proximité de l'actuel pylône de télétransmission. Sont présents dans la maison : Marc, 6 ans, sa mère Isabelle, 41 ans, et un petit lyonnais d'une sixaine d'années gardé par la famille. Certainement un enfant de confession juive, plusieurs ont été cachés ici. Le gamin, pris de panique, se sauve en courant dans les rues de Frétignier.

24 Actuelle maison de M. Démoment

Il est rattrapé et ramené sur une moto. Un interprète questionne la mère, qui déclare ne rien savoir sur le maquis voisin. Ils sont menacés de pendaison à l'un des trois tilleuls de la cour s'ils ne parlent pas. C'est l'effroi²⁵ ! Puis, subitement, résignés, les Allemands quittent la maison pour poursuivre leurs investigations plus loin.



Plan de situation des repères (Fond de plan Géoportail)

Voisin de la famille Mugnier, Ernest Mathieu, 31 ans, est interpellé dans sa ferme de la rue Neuve (Repère B) et poussé contre le mur Collet (cabine téléphonique et téléphone public), situé un petit peu plus bas dans la rue Neuve (Repère C).

Jean Vial, 37 ans, agriculteur, est capturé dans sa ferme de la montée de Lara (Repère D) et également amené contre le mur de la maison Collet.

Auguste Borne, ouvrier agricole chez Vial, travaille dans un champ voisin de la ferme. Les Allemands l'interpellent. Il ne répond pas, il ne lève même pas la tête. Étonnamment, les soldats n'insistent pas et continuent leur chemin.

²⁵ Marc Mugnier confie avoir toujours gardé en mémoire les menaces des soldats

Joseph Goubet, toujours dans le side-car de l'une des motos, est lui aussi sommé d'en descendre et de se positionner devant le mur face à un homme armé.

Personne ne parle. Et curieusement l'opération ne dure pas, les side-cars repartent vers Saint-Marcel avec Michel et Joseph Goubet.



Le mur des otages à Frétygnier

Les feldgendarmes sont de retour vers 17 heures sans avoir localisé le camp du maquis levé la veille. Michel et Joseph Goubet sont remis devant le mur de la maison Michal. Il y a maintenant dix hommes alignés, mains dans le dos, contraints à l'immobilité et au silence.

En descendant des bois, deux soldats se présentent à la ferme de Joseph Botu, chemin de Milieu. L'un parle un peu le français. Sont présents : sa mère Marie, 62 ans, sa femme Madeleine, 25 ans, sa sœur Alice, 24 ans, et un commis. La maison est entièrement fouillée, mais seule une bouteille d'eau de Cologne est volée.

Face au courage des Saint-Marcios qui ne livrent aucune information malgré les menaces, et conscients que les maquisards leur échappent,

les soldats se montrent de nouveau agressifs et les événements reprennent une tournure violente.

Les feldgendarmes s'installent dans la salle de l'hôtel-restaurant Juvet qui devient leur quartier général et une salle d'interrogatoire. Les hommes détenus dans l'impasse de l'église y sont amenés individuellement. Un interprète leur demande de décliner leur identité et des renseignements sur les maquisards, les personnes qui les aident, les parachutages...

De retour de Jallieu, Raymonde Juvet est empêchée de rentrer chez elle par un milicien posté devant le café Guicherd. Elle remonte le chemin de Milieu pour se réfugier chez ses cousins Botu.

Un ordre fuse : un soldat doit se poster derrière chacun des 10 hommes alignés contre le mur. C'est le peloton d'exécution qui se met en place. Tout le monde redoute l'ordre fatal. Peut-être pour sacrifier un otage, pour l'exemple, afin d'inciter les autres à parler. Peut-être pour fusiller tout le groupe. Sous les yeux des hommes, femmes et enfants retenus sur la partie haute de la place.

Vers 19 heures, une voiture allemande se gare sur la place. Un gradé donne l'ordre au détachement d'arrêter l'opération. Ainsi, bien qu'ils n'aient pas rempli leur mission de faire parler les Saint-Marcios et de débusquer les maquisards, les feldgendarmes décident brusquement et contre toute attente de rentrer dans leurs casernements à Bourgoin.

Les otages de l'impasse sont d'abord libérés les uns après les autres. Ils sont autorisés à rentrer chez eux. Gilbert Martin, toujours accompagné de son petit chien, quitte la maison Juvet alors que son père est encore contre le mur Michal. Le chien s'approche naturellement d'Amédée qui enjoint son fils de le rappeler. Le soldat en faction met brusquement en joue Amédée qui n'a pas respecté le silence imposé. C'est l'effroi pendant quelques secondes²⁶.

26 Gilbert Martin avoue avoir toujours gardé en lui l'image insupportable de son père mis en joue par un soldat prêt à tout

Fin du cauchemar pour la cinquantaine d'hommes, femmes et enfants restés immobiles pendant près de six heures sur la place du village à la merci d'assassins surexcités.

Andréa Vaufreydaz remonte chez elle avec sa famille et constate que les Allemands ont mangé leur repas de midi. C'est alors que Daniel Butin, fils de Germain, découvre le corps de son père. Il apprend le drame à sa maman restée sur la place.

Il se produit alors une scène ahurissante. Le secrétaire de mairie Joseph Nivert, pendu dans sa ferme de Chevalière, apparaît sur la place avec son fusil de chasse à l'épaule (il bénéficie d'un port d'armes)²⁷. En fait, il a été rapidement secouru par ses voisins, et Picaud, son commis, a coupé la corde. Laurence Argoud, secouriste²⁸ en vacances à Saint-Marcel, lui a pratiqué les gestes nécessaires et a réussi à le réanimer après de longues minutes d'efforts. La grosse corde agricole n'a pas rempli son office. Affaibli mais rétabli, Joseph Nivert est encore interrogé par un soldat quelques minutes avant que la Wehrmacht quitte la place. Il s'en sort avec une immense frayeur.



Photo prise devant l'arbre de sa cour
et annotée :
*M. Joseph Nivert pendu par les Allemands
le 26 juillet 1944 et celle qui l'a sauvé,
Mme Argoud Laurence.*
Archives personnelles
de Rolande Bonnaire

²⁷ Ce point a été rapporté à plusieurs reprises. Il figure dans le récit de Joseph Botu.

²⁸ C'est sa qualité d'élève infirmière qui est restée dans les mémoires.

7. LE LOURD BILAN HUMAIN

Les archives officielles font état de 6 victimes (Réf. Bibio 8)

Saint-Marcel-Bel-Accueil¹⁸⁰

26 juillet 1944 : pillages, coups et blessures, homicide volontaire

Victime(s) : **blessures** : DUMOULIN Louis, GOUBET Michel (maire), son épouse et son fils, NIVERT Joseph ; **homicide** : BUTIN Germain Louis

Auteur(s) des faits : soldats allemands, Feldgendarmarie de Bourgoin

Typologie : fiche de renseignements, dépositions, rapport de gendarmerie, extrait des registres de l'état civil (novembre 1944-juillet 1945)

3808 W 609

**I
S
E
R
E**

Germain Butin obtint la mention « Mort pour la France » puisque son décès est imputable à un fait de guerre. Son nom est gravé sur le monument aux morts. A noter que seuls les morts et les blessés sont recensés comme victimes de guerre dans les archives officielles.

Ainsi les blessés psychologiques graves, les traumatisés à vie, sont destinés à rester anonymes²⁹. Des vies ont été bouleversées à jamais par la douleur, par des images forcément indélébiles. En quelques heures leur destin a basculé. Pris au hasard pendant leurs occupations quotidiennes, amenés souvent brutalement sur la place de la fontaine et scindés en trois groupes sous la menace des armes, les hommes, femmes et enfants – dont une petite fille de trois ans et un jeune garçon de huit ans –, ont tous su faire front avec courage à l'intimidation et à la brutalité.

Pourtant, ils ont bien failli être à jamais oubliés.

Imaginons le supplice vécu par une mère de famille, Marie Goubet, détenue à quelques mètres de son mari et de son fils alignés mains dans le dos contre le mur Michal à la merci du peloton d'exécution.

²⁹ Des troubles du stress post-traumatique (TSPT) ont été rapportés à plusieurs reprises. A l'époque, les victimes ne bénéficiaient pas d'une prise en charge par des psychologues. Marie-Agnès Colomb évoque le mal-être de son père Marcel à l'approche des dates anniversaires et des commémorations. Comme tous les otages, il ne les manquait jamais

LES OTAGES

Sur la place du village à Saint-Marcel

Les 10 hommes contre le mur Michal

BUTIN Alphonse	Cultivateur
COLOMB Benoît	Cultivateur
GESENET Francisque	Cultivateur
GONIN Joseph	Cultivateur
GOUBET Michel	} Négociants en bestiaux
GOUBET Joseph	
MARTIN Amédée	Cultivateur
MAZIERO Basile	Jardinier
PELLET Raymond	Cultivateur
SASTRE Michel	Cultivateur

Les femmes et les enfants sous le marronnier

Nombre estimé : env. 15
(liste non exhaustive)

BALLET Anne-Marie
BALLET Michèle (sa fille, 3 ans)
BERTHIER Adeline
BOSSY Joséphine
BUTIN Joséphine
BUTIN Marie
BUTIN René
DUMOULIN Francia
GOUBET Marie
JOUVET Marie-Louise
VAUFREYDAZ Andréa
ZILA Philomène
...

Les hommes dans l'impasse de l'église

Nombre estimé : env. 25-30
(liste non exhaustive)

BALLEFIN Germain
BERGER Michel
BERTHIER Henri
BOSSY Jean-Louis
BOTU Joseph
COLOMB Marcel
DUMOULIN Benoît
DUMOULIN Louis
FALCOZ Lucien
FERRAND Antonin
GUICHERD Edmond
JACQUIER Claudius
JACQUIER Jean
JOUFFRAY Auguste
MARGUET Joseph
MARTIN Gilbert
MOPON Joseph
MOREL Joseph
MURAT Louis
SALUDAS José
RAPHAEL François
RAPHAEL Jean
SASTRE Gilbert
TREVISANUT Anselmo
Les charpentiers de Bourgoin
...

A Frétignier

Les hommes contre le mur Collet (Liste non exhaustive)

GOUBET Joseph
MATHIEU Ernest
VIAL Jean
...

Et celui des enfants Gilbert Martin et Marcel Colomb, à quelques mètres également de leurs pères Amédée et Benoît, en attente de leur sort. Pendant des heures...

Il s'est avéré très difficile de retrouver les noms des personnes raflées 80 ans après les faits. Si l'identité des dix hommes mis contre le mur Michal ne fait pratiquement pas de doute³⁰, il est fort probable que des noms manquent dans les trois autres listes. Parce que plusieurs familles ont quitté la région, parce que certains otages étaient de passage ce jour-là – en particulier les ouvriers-charpentiers de Bourgoin pris au café Guicherd –, et surtout parce que ce travail de mémoration arrive beaucoup trop tardivement.

³⁰ Liste tirée des récits de Raymond Pellet et de Joseph Gallien notés par Julien Berger à la libération

Ils furent donc une cinquantaine. Soit un habitant sur dix.

Le tableau de gauche révèle l'activité presque exclusivement agricole du village. La population du petit bourg formait une communauté homogène, unie et autonome. On comprend l'immense impact du drame : tout le monde fut touché.

LES SUPPORTS DE MEMOIRE



Rue de Chevalière



Montée de Trelay

Le patronyme comportant une faute d'orthographe, la plaque doit être remplacée en 2024



Le monument aux morts

8. LES SUITES DE LA JOURNEE DU 26 JUILLET 1944

8.1 LA JUSTICE EST – PARTIELLEMENT – PASSEE

L'un des soldats allemands qui a participé à l'opération du 26 juillet à Saint-Marcel, le caporal-chef Freidrich Brandt, de la Wacht compagnie Dombrowski, a été fait prisonnier le 23 août par les FFI lors de la libération de Bourgoin. Il a été détenu au camp des prisonniers de guerre n°145, caserne Bizanet à Grenoble.

Le 20 septembre 1945, le Tribunal Militaire permanent de Lyon a établi un acte d'accusation à l'encontre du caporal-chef Freidrich BRANDT où il est spécifié (Réf. Biblio 12) :

« ... Brandt, après avoir participé au contrôle de l'identité des habitants, pénétrait dans le restaurant Juvet qui devait être pillé avant d'être incendié³¹. Il s'appropriait ainsi du linge, des bas de femmes, des serviettes, un fichu, une bague en or, deux colliers, sept à neuf cents francs en pièces d'argent, un pistolet avec ses munitions. En outre, il reconnaît avoir reçu d'un camarade (...) une montre provenant du pillage de cet établissement. »

« D'après le rapport établi par l'adjudant-chef Costerg, commandant de la brigade de Bourgoin, le montant du pillage du restaurant Juvet est d'environ 60 000 francs. »

« Toujours à Saint-Marcel-Bel-Accueil, un menuisier, Butin Germain, était assassiné alors qu'il sortait de son atelier, mais la participation de Brandt à ce crime n'a pas été établie. »

Il est noté dans le même acte d'accusation qu'au cours d'une fusillade le 22 août 1944 avec les FFI au lieu-dit La Grive :

31 C'est une erreur, la maison Juvet n'a pas été incendiée

« ... Brandt s'approchait du blessé et lui enlevait son brassard puis il le dépouillait de son portefeuille, de sa montre-bracelet, de son couteau de poche, de son rasoir de sûreté, de son briquet et d'un paquet de pansements... »

A noter : ce blessé, un Résistant de Jallieu nommé Bianzani, a été achevé par un autre soldat

(Réf Biblio 2 et 12).

« (Brandt) est accusé de crimes prévus et punis par les articles 440 du Code pénal - décret-loi du 1^{er} septembre 1939 – article 1-216 du Code de Justice militaire et de l'ordonnance du 28 août 1944. »

« Il serait membre du parti nazi. Il a été fait prisonnier à Bourgoin le 23 août 1944. »

Le 26 septembre 1945, le Tribunal Militaire permanent de Lyon a déclaré coupable le caporal-chef Freidrich Brandt de la Wacht compagnie Dombrowski *(Réf. Biblio 13)* :

« Coupable d'avoir le 26 juillet 1944 (...) à Saint-Marcel-Bel-Accueil, à l'occasion et sous le prétexte d'état de guerre, et en violation des lois et coutumes de la guerre, pillé en réunion en bande et à force ouverte, les propriétés Juvet en particulier du linge, des bas de femmes, un fichu, des bijoux, de l'argent, etc ... Coupable d'avoir en août 1944 (...) à la Grive (Isère) (...) dépouillé un militaire français blessé ou mort. »

Et le Tribunal Militaire l'a condamné :

à la majorité de la peine de cinq ans de travaux forcés par l'application des articles 92 216 252 du Code de justice militaire (...).

Aucune autre décision de justice en rapport avec les évènements de Saint-Marcel n'a été retrouvée.

8.2 LE SOLDAT INCONNU

Une tombe du cimetière de Saint-Marcel porte une cocarde tricolore et la mention « Soldat inconnu mort pour la France ». Elle est fleurie lors des commémorations annuelles. En fait l'affaire n'est pas claire et soulève encore des interrogations aujourd'hui.

Maurice Rulhière, dans son ouvrage *La Résistance en Bas-Dauphiné* (Réf. Biblio 10) propose un scénario sans citer ses sources. Le soldat inconnu était un jeune Résistant désirant prendre le maquis. Il a été fauché par une rafale ennemie en arrivant au camp. Ainsi l'auteur date les faits après l'opération de Saint-Marcel. Ce qui sous-entend que des Allemands seraient restés surveiller les abords de l'ancien camp. Qu'ils n'ont jamais trouvé. Pas très convaincant.

Plusieurs enfants des témoins de l'époque relatent une autre et même version qui infirme celle de Maurice Rulhière.

Personne ne sait qui a tué ce jeune homme, ni quand. Les frères Lucien et Antonin Botu, de Messenas, âgés de 20 et 18 ans, ont rapporté avoir trouvé le corps le 27 juillet à proximité du camp du maquis, dans un secteur peu accessible. Ils se sont approchés et ont vu que l'homme, sans chaussures, présentait un trou derrière la tête. Il avait en main une petite boîte avec des photos d'identité³². Plusieurs personnes se sont alors mobilisées pour prendre en charge le défunt. Jean-Louis Souillet, employé de Germain Butin, le menuisier abattu, a construit le cercueil. Lucien Falcoz, garde-champêtre, et Joseph Goubet ont fabriqué un brancard pour rapprocher le corps du chemin le plus proche. Ils sont partis le récupérer le surlendemain avec une charrette à cheval. Etaient présents : le maire Michel Goubet, Benoît Colomb, Joseph Sastre, Pierre Falcoz. Il a été enterré clandestinement dans la sépulture creusée par Francis Joly le fossoyeur³³.

32 Deux versions différentes : photos de lui-même ou d'une femme âgée

33 Propos rapportés par Monique Messina, Armand Falcoz, Joseph Gallien et Le Dauphiné Libéré du 4 août 1988

De nombreuses questions restent sans réponses. Ce jeune homme était-il un Résistant ? Alors pourquoi le nommer soldat ? Etait-il un soldat allemand ? Ou un milicien exécuté par les maquisards ? Qui a décidé d'en faire un héros ? Quand ? Pour quelles raisons ?

La débâcle de l'armée allemande a conduit de nombreux militaires et miliciens à poser l'uniforme et tenter dans se fondre dans la population, et même de s'infiltrer dans les maquis qui firent la chasse aux éléments douteux (Réf. Biblio 11). La blessure conforte la thèse d'une exécution, et explique que personne ne soit venu récupérer la dépouille³⁴.

Ainsi, ironie de l'histoire, il est probable qu'un ennemi ou un collaborateur reçoive les honneurs de la Patrie et les hommages du village à chaque commémoration annuelle !

L'Histoire, avec un grand « H », s'en tiendra au mystère qui entoure cette affaire.



La tombe du soldat inconnu
au cimetière de Saint-Marcel

CI-GIT UN SOLDAT INCONNU
MORT POUR LA FRANCE
TUE PAR LES BARBARES NAZIS
LE 26 JUILLET 1944

34 Monique Messina ajoute que son père Antonin Botu a toujours émis de sérieux doutes sur la version officielle. Il lui a également confié que la boîte de photos d'identité avait disparu le jour où le corps a été ramené au village.

9. DEVOIR DE MÉMOIRE ET DEVOIR DE VIGILANCE

Pour contraindre les Saint-Marcios à parler, les forces d'occupation ont employé leurs moyens habituels allant de l'intimidation à la plus extrême brutalité.

Le comportement des soldats en mission à Saint-Marcel fut inégal. Certains n'avaient pas choisi l'armée par idéologie nazie. Les plus âgés, peut-être d'anciens combattants de 14-18, ont fait preuve d'une certaine correction vis-à-vis des villageois et des otages. A l'inverse, les plus jeunes, fanatisés à outrance, se sont montrés d'emblée très violents, cruels, inhumains, jusqu'à devenir des criminels.

Ils firent irruption dans la plupart des maisons du centre-bourg, des quartiers de Loras, du Guinet, du Gonon, de Chevalière, du Cochard. Seuls les quartiers du Pardier et de Messenas semblent avoir été épargnés.

Rafles, intimidations, interrogatoires, perquisitions, une exécution, deux tentatives de meurtre, cinq blessés dont deux gravement. Des hommes, femmes et jeunes enfants retenus en otage pendant six heures. Vols, pillages, dégradations, une perquisition dans les bois avec le maire. Et les Allemands n'obtiennent absolument rien : le maquis n'est pas localisé, les villageois qui lui portent assistance ne sont pas identifiés, Noël Ruggeri n'est pas débusqué.

Je relève que c'est un échec cuisant pour l'occupant.

Parce que personne n'a parlé, personne n'a dénoncé, personne n'a trahi. Ni le maire, ni son épouse maltraitée, ni le secrétaire de mairie torturé, ni les dix hommes alignés mains dans le dos promis au supplice devant le mur Michal, ni la quarantaine d'hommes, de femmes et de très jeunes enfants détenus par des soldats armés sur la partie haute de la place du village.

Et puis, contre toute attente, les feldgendarmes ne poursuivent pas leurs investigations restées infructueuses. Ils écourtent brusquement leur mission en fin d'après-midi pour regagner leurs casernements.

Ce comportement erratique, sans logique aucune, conforte les dires d'Andréa Margeridon et de Gilbert Martin assurant que certains soldats étaient manifestement ivres ou drogués. Donc d'autant plus imprévisibles et dangereux. Rappelons que, quelques mois plus tôt, le 14 février 1944, au lieu-dit La Croix-Sicard à Salagnon, petite commune située à une douzaine de kilomètres de Saint-Marcel, les feldgendarmes de Bourgoin exécutent sept jeunes réfractaires au STO enfermés dans une grange à laquelle ils mettent le feu. Egalement à la suite d'une dénonciation.

Au total, ce sont plus de 40 assassinats de maquisards et d'innocents désignés au hasard qui sont perpétrés dans le Nord-Isère entre le 20 et le 26 juillet.

Dans ce contexte de répression méthodique, je pense que notre village a échappé ce 26 juillet 1944 à un massacre de bien plus grande ampleur. Les témoins assurent que certains Allemands étaient venus pour tuer, que Saint-Marcel aurait pu vivre un Oradour-sur-Glane.

Le mot de la fin pour rappeler que nous sommes redevables d'un hommage respectueux et éternel aux victimes du drame, aux témoins impuissants, aux familles d'un petit village durablement meurtries. Le courage, le patriotisme, la solidarité, la fraternité prennent tout leur sens en conscience des risques encourus face à la folie meurtrière. Chacun avait bien sûr en tête l'issue dramatique d'opérations similaires dans la région proche, chacun savait que la moindre étincelle, que le plus petit incident pouvait dégénérer vers l'horreur absolue.

Rappelons-le, les exactions touchèrent directement ou indirectement la quasi-totalité des 500 habitants du village rural d'une cinquantaine de petites fermes au fonctionnement autarcique, structuré autour de cinq ou six grandes familles. Le paysan ne s'était pas encore effacé devant l'agriculteur. Travail physique d'une terre ingrate sur le coteau calcaire, entraide, imbrication des familles, même langue parlée au

quotidien (le patois), interdépendance, tout concourait à la forte identité et à la cohésion du groupe, et donc au deuil et à la douleur partagés par chacun de ses membres.

C'est sans aucun doute le ciment qui a intimement lié les Saint-Marcios pendant des décennies. Voilà l'explication de la ferveur constatée lors des commémorations annuelles. Elle reste quasiment intacte aujourd'hui malgré les années qui passent.

Concernant les personnes raflées et amenées sur la place du village :

Leur courage en fait des héros, les violences en font des martyrs

En cette année du 80^e anniversaire, nous avons l'obligation non seulement de rafraîchir la mémoire collective, mais aussi d'œuvrer pour qu'elle reste ineffaçable. Face au retour de la guerre en Europe et de la barbarie, à la veille d'un possible embrasement du monde, à l'heure de l'apathie pour les génocides du XX^e siècle, nous ne devons jamais cesser de témoigner. Il faut raconter, toujours raconter, inlassablement. Pour éviter que l'histoire se répète. Et surtout ne jamais céder aux bonnes âmes qui, en toute bonne foi, demandent de ne pas remuer l'histoire sous peine de raviver les fractures mal cicatrisées. Parce que le devoir de mémoire sous-tend le devoir absolu de vigilance. Nous ne voulons pas que notre passé soit l'avenir de nos enfants.

*De la deuxième guerre mondiale et de son cortège d'atrocités,
il ressort que le pardon est impossible, que la réconciliation est
indispensable, mais que l'oubli est interdit.*

10. EPILOGUE :

la libération de Jallieu et de Bourgoin le 23 août 1944³⁵

Craignant l'arrivée de renforts allemands et des représailles après l'attaque du train blindé le 22 août au Temple, et de manière à éviter des combats destructeurs et meurtriers quand les troupes alliées venant des plages de Provence arriveront dans le Nord-Isère, le chef politique de la Résistance, Raoul (Georges Ivanhoff, chef des Mouvements Unis de la Résistance – MUR), en concertation avec les chefs des maquis environnants, donne l'ordre d'attaquer l'occupant dès le lendemain.

Les forces en présence : 302 soldats allemands fortement armés, environ 600 Résistants dont 200 du secteur VII, commandés par le capitaine Rémy (Joseph Fracassety, responsable militaire).

- 06h30 : regroupement des forces résistantes à Flosaille, commune de Saint-Savin
- 12h00 : premiers combats autour de l'église de Jallieu et de la clinique Saint-Vincent-de-Paul
- 14h30 : reddition des Allemands réfugiés dans la clinique
- 15h30 : les feldgendarmes de l'Hôtel Chenavaz se rendent, ils sont amenés au commissariat
- 16h00 : le collège des garçons tombe, 170 Allemands se regroupent aux Silos
- 19h30 : échanges de tirs nourris, installation de haut-parleurs pour les pourparlers
- 22h30 : encerclés et harcelés par les tirs incessants, épuisés, les soldats allemands capitulent.

Bilan : 17 tués et 38 blessés chez les Résistants, 40 tués, 82 blessés et 180 prisonniers côté allemand. Butin : récupération d'un volumineux stock de denrées alimentaires entreposées dans les vastes hangars des Silos, en attente de livraison à la Kriegsmarine de Méditerranée.

35. Sources : Réf. Biblio 10 et les écrits d'Armand Bonnamy

La secteur berjallien est le seul du département de l'Isère à avoir été libéré par la Résistance³⁶. Les Alliés ne sont arrivés à Bourgoin que le 27 août, soit 4 jours après sa libération.



Scène de combats dans les rues de Bourgoin



Feldgendarmes faits prisonniers

Photos du Comité Bataillon Rémy



Place d'Armes, soldats allemands faits prisonniers



Le capitaine Rémy défile à la tête de son détachement

Collection du Musée de la Résistance et de la Déportation - Département de l'Isère - © MRDI

36. Les troupes alliées et les FFI sont entrées dans Grenoble le 22 août sans combattre, les Allemands s'étaient enfuis la veille

11. BIBLIOGRAPHIE

1. Archives départementales de l'Isère
2. Fonds documentaire de la mairie de L'Isle-d'Abeau (*id'a* magazine n°5 - Été 2019)
3. Fonds documentaire de la mairie de Saint-Marcel-Bel-Accueil
4. Guillon Julien – Thèse de Doctorat *Dessiner le territoire de la Résistance : essai sur la transgression en Isère (1934-1944)* – Université Jean-Monnet de Saint-Etienne – 2011
5. Guillon Julien – *Isère, histoire des Résistances du Secteur 7* – Imprimerie Lefebvre Bourgoïn – 2004
6. Le Maitron – Dictionnaire biographique des fusillés, guillotins, exécutés, massacrés 1940-1944
7. Mémorial de l'oppression - Fonds du Service du Mémorial de l'oppression et de la Délégation Régionale du Service de recherche de crimes de guerre ennemis (SRCGE) - 1940-1944 – Réf. 3808 W 609
8. Ménie alias Yvette Fracassety, épouse du capitaine Rémy, chef de la Résistance du Sous-Secteur 7 (Crémieu) - *Ni haine ni oubli* – 2002
9. Ohler Norman - *L'extase totale. Le Ille Reich, les Allemands et la drogue* – La Découverte – 2016
10. Rullière Maurice – *Résistance en Bas-Dauphiné – Histoire du secteur VII libérateur de Bourgoïn et de Jallieu* – Elie Bellier Editeur – 1982
11. Silvestre Paul et Suzanne – *Chronique des maquis de l'Isère 1943-1944* – Presses Universitaires de Grenoble – 1995
12. Tribunal Militaire permanent de Lyon – Acte d'accusation du caporal-chef Friederich Brandt de la feldgendarmerie de Bourgoïn – 20 septembre 1945
13. Tribunal Militaire permanent de Lyon – Jugement du caporal-chef Friederich Brandt de la feldgendarmerie de Bourgoïn – 26 septembre 1945

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Cusin
278, chemin du Maniguet - 38300 MEYRIÉ - Tél. 04 74 28 44 31
Dépôt légal : mai 2024

Le 26 juillet 1944, en fin de matinée, la Wehrmacht investit le paisible village de Saint-Marcel-Bel-Accueil. Les forces d'occupation, harcelées quotidiennement par les nombreuses actions de la Résistance depuis le débarquement de Normandie, viennent d'être informées par un délateur qu'un camp du maquis s'est récemment implanté dans les bois voisins, et que des Saint-Marcios portent assistance aux maquisards.

Le village est instantanément bloqué. Les soldats se déploient et raflent une cinquantaine d'otages, hommes, femmes et enfants, qu'ils amènent et divisent en trois groupes sur la place de la fontaine. Ils abattent le menuisier d'une rafale de mitraillette. Ils blessent un agriculteur par balle. Ils pendent le secrétaire de mairie. Ils molestent violemment la femme du maire. Plusieurs maisons sont pillées. C'est l'effroi. Tout le monde se cache, beaucoup fuient dans la campagne alentours.

Un détachement monte dans les bois en embarquant le maire et son fils pour qu'ils leur révèlent l'emplacement du camp. Pendant ce temps, les prisonniers restent immobiles plusieurs heures sous le soleil brûlant, tenus en respect par des militaires fanatisés prêts à tout. Les Allemands procèdent à leur interrogatoire. Dix hommes sont alignés mains dans le dos contre un mur. Personne ne parle. Personne ne trahit. Tout le monde redoute l'ordre fatal en répression.



Cette sombre page de l'histoire du village est commémorée avec ferveur chaque année. Pourtant, il n'existe pas de documents écrits relatant le déroulement de l'opération allemande, ses multiples rebondissements, ses zones d'ombre et ses conséquences sur la population durablement meurtrie.

En cette année du quatre-vingtième anniversaire, la parole est donnée aux derniers acteurs et à leurs descendants dans un double objectif : rassembler et transcrire leurs souvenirs pour éviter l'érosion du temps, et rendre hommage aux héros et martyrs de la barbarie nazie. Il en émerge de manière évidente que Saint-Marcel a échappé ce jour-là à un massacre de bien plus grande ampleur.

Le récit détaillé de cette journée historique est une œuvre collective en respect du devoir de mémoire.

